

**Adrian Green, Building for England : John Cosin's
Architecture in Renaissance Durham and Cambridge,
Durham / Toronto, Institute of Medieval and Early
Modern Studies / Pontifical Institute of Medieval
Studies, 2016**

Bruno Restif

► **To cite this version:**

Bruno Restif. Adrian Green, Building for England : John Cosin's Architecture in Renaissance Durham and Cambridge, Durham / Toronto, Institute of Medieval and Early Modern Studies / Pontifical Institute of Medieval Studies, 2016. 2018, p. 426-428. halshs-02963485

HAL Id: halshs-02963485

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02963485>

Submitted on 10 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

. Dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 113, n° 1-2, 2018, p. 426-428 :

Adrian GREEN. *Building for England. John Cosin's Architecture in Renaissance Durham and Cambridge.* (Durham Medieval and Renaissance Monographs and Essays, 4). Durham – Toronto, Institute of Medieval and Early Modern Studies - Pontifical Institute of Medieval Studies, 2016. 23,5 x 16cm, xvii-151 p., 14 ill. nb et 12 ill. coul. USD 80. ISBN 978-0-88844-863-7.

C'est un petit ouvrage fort bien renseigné et illustré qu'offre A. G. sur ce personnage essentiel qu'est John Cosin (1595-1672), figure de l'arminianisme et de la *High Church* dans l'Angleterre du 17^e siècle, et tout particulièrement sur son rôle dans les réalisations architecturales de Durham et Cambridge.

Chapelain de l'évêque de Durham Neile puis membre du chapitre cathédral, recteur d'une paroisse puis archidiacre dans le diocèse de Durham, *master* du collège de Perterhouse puis vice-chancelier de l'Université de Cambridge, John Cosin, qui est issu de l'élite sociale du Norfolk et avait commencé sa carrière comme secrétaire de l'évêque de Lichfield Overall, profite de son ascension progressive dans la hiérarchie ecclésiastique pour, dès les années 1620, faire entreprendre un certain nombre de travaux. Il appartient à la mouvance dite parfois formaliste qui, derrière William Laud, entend revenir sur les choix du protestantisme élisabéthain et contrer l'aspiration à la simplicité manifestée par les puritains. Dans sa paroisse, Cosin fait construire un porche pour mieux monumentaliser l'entrée dans l'église et donc marquer nettement la coupure entre le monde profane et l'espace sacré. L'on note aussi l'installation de vitraux, celle d'anges sculptés, ainsi qu'un usage délibéré de la décoration, en particulier par le biais de la sculpture sur bois, sans oublier l'attachement au jubé et à la balustrade de communion, tous éléments qui peuvent être jugés catholiques... et qui de fait le sont par ses adversaires. D'ailleurs, les fonts baptismaux, replacés en bas de nef, sont surmontés, à sa demande, d'un baldaquin, comme c'est alors le cas dans les églises catholiques sur le continent, afin de mieux marquer le rôle du baptême dans le Salut, contre la doctrine calviniste de la double prédestination. Les églises qui connaissent les interventions de Cosin retrouvent pour l'essentiel la forme qui était la leur avant le processus de protestantisation de l'Église d'Angleterre. Tel est bien l'objectif de cet arminien conservateur qui, tout en restant loyal à l'égard de la Réformation anglicane (il n'est pas un crypto-catholique), entend montrer qu'il existe non pas une rupture mais une continuité entre celle-ci et la longue histoire de l'Église médiévale en Angleterre, insistant même sur la succession apostolique dans le cadre d'une défense de l'épiscopalisme, contre les ecclésiologies novatrices des presbytériens et des congrégationalistes. L'intérêt de Cosin pour les bibliothèques relève de la même logique. Dans ce cadre, l'on comprend le recours à la forme gothique. Cet aspect fondamental me semble insuffisamment souligné par l'A., qui parle, après d'autres, de « Renaissance », alors que ce terme ne convient ni pour l'époque ni pour le style, et moins encore pour l'objectif des réalisations. Sentant confusément qu'il y a là une difficulté, A. G. compare le style « cosinesque » à celui, très italien, d'Inigo Jones pour affirmer qu'il n'existe pas de style arminien. Oui mais... si Inigo Jones travaille en partie au profit des arminiens, il est surtout au service de la monarchie, dont les problématiques prioritaires ne sont pas celles de la succession apostolique, et il intervient en particulier au profit de la reine Henriette-Marie de France restée catholique. Il aurait été intéressant de le noter, même si des formes italiennes et même baroques, un peu tempérées par un classicisme à la française (on pense à la cathédrale Saint-Paul de Londres), s'imposent plus nettement à partir de la Restauration de 1660, mais le contexte a alors changé, les puritains ayant été vaincus et la *High Church* devant s'employer à faire oublier par le faste vingt années catastrophiques. Dans la même logique, Cosin pratique dans les années 1620 et 1630 un patronage musical, et l'on regrette vivement qu'A. G., qui connaît le sujet,

n'ait pas intégré cet aspect dans son ouvrage. De même, l'A. signale l'intérêt de la *Collection of Private Devotions* que Cosin publie en 1627, mais sans l'analyser, et l'on n'a guère plus d'informations sur la liturgie promue par ce formaliste convaincu. Pourtant, tous ces éléments sont très étroitement liés, et c'est pourquoi l'on peut regretter que l'A. s'en tienne essentiellement à l'architecture au lieu d'embrasser plus large dans un ouvrage qui aurait été plus volumineux.

De 1643 à 1660, Cosin est en exil en France, où son fils se convertit au catholicisme et où il est en difficulté, la reine Henriette-Marie refusant de lui verser une pension. C'est alors qu'apparaît plus nettement son hostilité à l'égard du catholicisme « romain », qui s'explique d'abord par sa fidélité indéfectible à une voie anglicane. Il écrit une *Historia transubstantiationis papalis* qui paraîtra après sa mort et sur laquelle on aimerait avoir ici des renseignements, et il s'intéresse aux protestants français, pourtant calvinistes, au point d'atténuer son hostilité à l'égard du presbytérianisme. L'architecture parisienne l'influence très vraisemblablement, écrit A. G., au point sans doute de modifier son approche du style gothique, mais les sources manquent cruellement sur ce sujet. De retour en Angleterre grâce à la Restauration, Cosin devient évêque de Durham et joue un rôle important dans le rétablissement de la *High Church* et la stabilisation de la situation religieuse. Soucieux d'affirmer son autorité épiscopale et de restaurer un anglicanisme arminien, il dirige les travaux de restauration de la cathédrale et du château de Durham ainsi que la reconstruction du château de Bishop Auckland, donne ses directives au clergé paroissial à propos de l'aménagement des églises, fait édifier la chapelle Saint-Pierre à Bishop Auckland et dote Durham d'une librairie épiscopale digne de ce nom. En sa qualité de patron, il encourage les membres du chapitre à s'investir eux aussi dans ce qui serait une reconstruction de Durham, et fait édifier des hospices, véritables œuvres dans les deux sens du terme puisque ces entreprises se justifient par le rôle du libre-arbitre dans le Salut. L'ironie de l'histoire tient dans le fait qu'il emploie un dessinateur et maître maçon quaker, mais peut-être ce travail était-il moins difficile à accomplir pour un quaker que pour un calviniste ? Les préférences stylistiques de Cosin évoluent partiellement du fait de l'influence française qu'il a incontestablement subie pendant son exil (qui se traduit jusque dans la réalisation de jardins et dans la conception de sa bibliothèque), mais il ne peut abandonner entièrement des formes gothiques qui disent l'enracinement national de la *High Church* et sa permanence par-delà les péripéties de la guerre civile. Une fois de plus, on aimerait en savoir davantage sur son investissement dans la liturgie puisqu'il contribue à la révision du *Book of Common Prayer*.

Les quelques regrets qui sont manifestés dans la présente recension ne doivent pas masquer l'extrême intérêt de ce livre, qui, à n'en pas douter, constituera une référence incontournable. Les historiens du religieux pourront s'y appuyer pour approfondir la question essentielle des connexions entre architecture, ecclésiologie, théologie et liturgie.

Bruno Restif